

Le billet de loterie : [1ère partie]

Autor(en): **Musy, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 17

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223889>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

qui s'ingéniait à chercher des sujets qui lui échappaient, hasarda, pour dire quelque chose :

— J'ai eu l'occasion, dernièrement, de causer de vous avec Bona.

— Un bien bon garçon, fit Delignac avec un sourire bizarre.

— Oui, mais quel raseur !..

— Dame, un peu.

Le sujet était trouvé, et Larget poursuivait avec volubilité :

— Je ne le voyais qu'assez rarement. Et puis, depuis quelque temps, il vient tous les jours chez moi sous prétexte de fumer une cigarette. Il s'installe. Il ne décolle plus. Je ne sais comment arriver à m'en débarrasser ?

La figure de Delignac se nuança de contrariété.

— Oh ! je suis désolé ! dit-il. C'est de ma faute. C'est moi qui vous l'ai envoyé. Oui, mon cher. C'était chez moi qu'il venait chaque jour. Je ne pouvais pas le mettre dehors, n'est-ce pas ? Alors, j'ai imaginé de faire appel à sa discrétion en lui racontant que j'allais me marier. Croyez-vous ? Eh bien ! lui, il l'a cru. Mais c'est vous qui êtes empoisonné maintenant. Et je ne puis vraiment pas lui dire que...

— Evidemment, évidemment. Il faudra que je cherche quelque chose.

Rentré chez lui, Larget sonna sa petite domestique et lui dit :

— Ecoutez bien... Tous les jours, après le dîner, vous irez jeter un coup d'œil sur la porte de M. Delignac. Et si vous voyez le paillason tiré, eh bien ! il faut le repousser...

A. V.

LE BILLET DE LOTERIE

NOUS vendons des billets pour la tombola du Home.

— Très bien, dit Mlle Sauguet qui sourit aux deux petites filles jolies et habillées du dimanche, je vais en prendre deux ou trois.

Elle rentra, revint avec son porte-monnaie et prit trois billets, cachés dans de petites enveloppes.

— Il y a de très beaux lots, continua la fillette, maman dit qu'il y a un service à thé en Limoges, avec des petites fleurs roses, qui est de toute beauté.

— Oui, dit l'autre fillette, et aussi un tableau peint par Mlle Gindroz, et qui vaut au moins cinquante francs.

— Vraiment ! dit Mlle Sauguet, j'espère bien que j'en aurai.

— Oh oui, ou bien le service à thé... Au revoir, mademoiselle.

Souriant toujours, Mlle Sauguet les regarda s'éloigner, puis elle referma sa porte et rentra... Pourquoi avait-elle pris trois billets ?... Trois francs, cela se remarquait sur son budget. Enfin voyons, elle n'allait pas se mettre à regretter ce qu'elle donnait !... Cet asile, était très utile, il fallait le soutenir de son mieux, et d'ailleurs, elle avait fait plaisir à ces deux fillettes.

Elle remit son porte-monnaie dans le tiroir. Quant aux billets, elle pouvait tout de suite allumer le feu avec, il n'y en avait sûrement point de bon... Elle pouvait prendre tous les billets d'une loterie, elle n'en aurait quand même pas un bon.

Ayant fait cette pessimiste réflexion, Mlle Sauguet ouvrit néanmoins les trois petites enveloppes et fut tout éblouie en trouvant un billet qui était bon. Comment ?... Elle ?... Est-ce que la fortune aurait un soudain revirement de son côté ?... Elle entrevit de merveilleuses possibilités. Sait-on jamais, quand la roue commence à tourner, sur quel numéro elle s'arrêtera ?... Mlle Sauguet se vit parmi les heureux du monde, nageant dans toutes espèces de félicités, celles offertes par l'amitié (l'amour, il ne fallait pas songer à le repêcher), celles que procure un bon cœur, quand il a de l'argent à son service, celles que donnent le confort et le luxe... Enfin, pour le moment, il ne s'agissait que d'un billet de loterie, mais cette loterie offrait de très beaux lots.

Le soir, en cousant sous la lampe, Mlle Sauguet rêva longuement à ce service à thé en Limoges, et se demanda s'il serait assorti à sa plus belle nappe, et elle sortit la dite nappe de l'armoire pour s'imprégner les yeux de la teinte exacte du rose des fleurs... Oui, ce service à thé ferait admirablement son affaire. Le sien avait subi deux ou trois avaries regrettables certain soir, où étant prêt sur un guéridon pour des visites, Mistigris avait sauté dessus. Et l'achat d'un nouveau service à thé était une chose que Mlle Sauguet ne pouvait pas envisager aussi facilement que l'achat d'un jeu d'aiguilles à tricoter. C'est pour cela qu'il lui parut tout naturel que la Providence lui en offrît un par l'entremise d'une tombola. Elle y pensa toute la soirée. Elle se vit recevant ses amis, les Pache, Mlle Cuendet, Auguste et d'autres qui s'extasiaient et la complimentaient sur sa chance. Pendant son sommeil encore, les belles tasses de Limoges passèrent au travers de ses songes, ce qui la confirma dans son ferme espoir. D'ailleurs, sa raison trouvait la chose pleine de logique. Pendant vingt ans, elle avait pris des billets à toutes les loteries de charité qui toujours et infailliblement, se trouvaient nuls. Une fois, le sort s'avisa de son injustice. Ce n'était pas pour se moquer d'elle, n'est-ce pas ?... C'était sûrement pour une éclatante réparation. Allons, réjouissons-nous et préparons dans le buffet une belle place pour le gros lot.

Le tirage de la loterie avait lieu dans l'après-midi au Grand-Hôtel, et Mlle Sauguet, prête à partir, fut bien contrariée de recevoir la visite d'une dame qui ne s'aperçut pas qu'elle avait son chapeau sur la tête, resta fort longtemps et accepta une tasse de thé. Quand enfin elle fut partie, Mlle Sauguet ne mit pas deux pieds dans un soulier pour gagner le Grand-Hôtel qui par malheur était à l'autre bout de la ville, c'est-à-dire à quinze bonnes minutes de marche rapide.

— Ma pauvre demoiselle, vous arrivez cinq minutes trop tard, lui dit la maîtresse du lieu, ces dames sont parties, il y a cinq minutes.

— Et alors, les lots qui restent ?

— Je crois que Mme Dullens les a amenés... Ou bien est-ce que ce serait Mlle Lavanchy ?... Non, je crois que c'est Mme Dullens, parce que son mari est venu la chercher en auto. Et, je crois bien que le garçon a chargé une caisse. S'il était là, je le lui demanderais, mais il est en ville. Oui, je vous conseille d'aller chez Mme Dullens... Vous savez où elle demeure ?

— N'est-ce pas dans cette belle villa au-dessus du Bois des Pins ?

— Oui.

— C'est loin.

— Bien sûr... Quel dommage que vous ne soyez pas arrivée cinq minutes plus tôt, cela vous aurait épargné la fatigue de cette vilaine montée.

— Tant pis, j'y vais quand même. Mme Dullens sera probablement chez elle puisqu'elle vient de rentrer. Au revoir, madame.

— Au revoir, mademoiselle, j'espère que vous aurez le gros lot.

— J'y compte bien.

— En tous cas, je sais qu'il n'a pas encore trouvé son propriétaire.

Cette bonne parole donna à Mlle Sauguet du courage pour la montée qui était rude. Elle y alla de son pied le plus lesté, mais quand suant, soufflant, elle arriva à la villa où était le gros lot, c'était presque nuit et il tombait des gouttes de pluie.

— Je me demande, songeait-elle en regardant d'un air perplexe le chemin raboteux par lequel elle venait de passer péniblement, je me demande comment je m'en vais rapporter chez moi ce service à thé. C'est tout au plus si mon sac peut contenir le crémier... Demain matin, je demanderai à ma laitière de bien vouloir me prêter un moment son garçon et son petit char, mais il faudra faire extrêmement attention en descendant. Elle soupira, reprit son souffle et tira la sonnette.

— Madame n'est pas là, dit la bonne, elle est allée à Genève, souper chez sa sœur puis-je lui faire une commission ?

— C'est-à-dire que... voyez-vous, j'ai un billet gagnant à la loterie du Home, et je suis arrivée trop tard pour le tirage. Savez-vous si Mme Dullens a rapporté chez elle les lots qui restaient ?

— Je ne sais pas, elle était très pressée, elle ne m'a rien dit... Il y a une caisse dans l'auto, mais je ne sais pas ce que c'est.

— Alors, il me faudra revenir demain ?

— Mademoiselle fera peut-être bien d'aller avant chez Mlle Lavanchy, comme elle est plus près de la ville, elle s'est peut-être chargée des lots qui restaient.

— C'est possible, où demeure-t-elle ?

— A la rue Centrale, numéro soixante-deux, une jolie maison avec un balcon et un cyprès devant.

— Merci.

Pleine de résolution, Mlle Sauguet redescendit en ville. Elle n'allait pas se décourager au deuxième échec, un service à thé en Limoges valait bien quelques allées et venues. L'ennui, c'était cette pluie qui gâtait son chapeau. Fallait-il justement que ce soit le neuf !... Enfin, tant pis. En avant pour le service à thé...

(A suivre).

L. Musy.

MADAME LEBOEUF SYMBOLISTE

Mlle Leboeuf rentre à sept heures, tout guilleret. Il embrasse Mme Leboeuf sur le bout du nez et lui dit :

— Je te paie le cirque Knie !

Pour Mme Leboeuf, le cirque, c'est un gros morceau de plaisir avec beaucoup de rigolade autour.

Mme Leboeuf, ravie, bat des mains.

On mange un morceau en hâte, en s'habillant. M. Leboeuf a pris le journal, il énumère les attractions.

Mme Leboeuf, elle, brûle ses cheveux avec un petit fer. Il paraît qu'elle se frise. Ça sent le roussi. A huit heures tapantes, les époux Leboeuf arrivent au cirque.

Le spectacle commence : il y a des clowns, il y a des acrobates, il y a bien autre chose. Il y a un grand diable barbu qui ressemble à l'oncle Baptiste ou à un cosaque. Il monte un joli petit cheval très fringant. Le cheval a des sabots tout neufs ; en galopant, il fait sauter le sable de la piste. M. Leboeuf en reçoit même sur son beau plastron glacé. Le cosaque — décidément c'est un cosaque — saute, bondit, cabriole, tire du pistolet, pousse des cris effrayants. Puis, pour finir, il enfourche son cheval à l'envers, se confiant à son caprice.

Mme Leboeuf, très sérieuse, se presse contre son époux. On devine qu'elle va essayer de dire quelque chose de sensé.

— Le symbole du mariage, dit-elle simplement. Se laisser conduire comme ça par sa petite femme.

— Oui, fait M. Leboeuf, pensif, mais il faut être sûr de sa bête !

Comment il faut caser les spectateurs au théâtre :

- Les magistrats au parquet ;
- Les académiciens dans les fauteuils ;
- Les canotiers sur la scène ;
- Les jardiniers au parterre ;
- Les perruquiers dans les frises ;
- Les concierges dans les loges ;
- Les orateurs au balcon ;
- Les gens pieux au paradis ;
- Les médecins à l'amphithéâtre.

Raisonnement d'ivrogne. — Oui, monsieur le docteur, j'ai bu, c'est vrai ! je suis malade, c'est encore vrai ! mais suivez bien mon raisonnement...

— Allez !

— Qu'est-il résulté de mes premières absorptions de petits verres ?

— C'est que vous avez très fort altéré votre constitution.

— Parfait. Eh bien ! maintenant qu'elle est altérée, faut bien que je la désaltère.